



HAL
open science

Les yeux de Mûsâ al-Sadr” (1928-1978)

Sabrina Mervin

► **To cite this version:**

Sabrina Mervin. Les yeux de Mûsâ al-Sadr” (1928-1978). Catherine Mayeur-Jaouen. Saints et héros du Moyen-Orient contemporain, Maisonneuve et Larose, pp.285-300, 2002. halshs-01859086

HAL Id: halshs-01859086

<https://shs.hal.science/halshs-01859086v1>

Submitted on 13 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Sabrina Mervin

Les yeux de Mûsâ Sadr (1928-1978)

« Prophète de la révolution chiite au Liban », à la fois chef religieux et homme politique, sage et rebelle, apôtre de la paix et chantre de la violence, Mûsâ Sadr œuvra pour les institutions et l'État tout en insufflant l'esprit de révolte à sa communauté, jusque-là muette et ignorée. Il la « réveilla », la propulsa sur le devant de la scène et bouleversa ainsi profondément la vie politique libanaise autant qu'un équilibre régional précaire, qui était en train de s'effondrer dans les années 1970, à la veille de la guerre civile. Sa disparition en Libye, dans de mystérieuses conditions, en 1978, mit subitement fin à l'ascension foudroyante d'un inconnu arrivé au Liban vingt ans plus tôt...

– Mais vous avez vu ses yeux ?

C'est la réflexion qui fuse inmanquablement, en guise de réponse à toute question posée sur Mûsâ Sadr par l'enquêteur à la recherche de témoignages, de souvenirs, de faits. On lui renvoie une image. Celle d'un homme aux yeux verts, d'une stature impressionnante – il mesurait près de deux mètres –, venu de nulle part, qui sema la révolution puis disparut, en emportant avec lui tous ses secrets. On lui signifie que pour comprendre le phénomène, il faut avoir vu le personnage ; rien ne sert d'accumuler les données objectives. Car tout est dans son charisme.

Les portraits de Mûsâ Sadr font tous état de ce charisme et insistent sur ses yeux verts, perçants, ainsi que sur son regard, magnétique qui subjuguait ses admirateurs ; c'était, « à coup sûr, un homme exceptionnel »¹. « Haute stature, visage de Christ sous le turban, un charme certain ; l'imâm Moussa Sadr ne passe pas inaperçu », rapporta le cor-

1. Cf., par exemple, Jean Aucagne, « L'imâm Moussa al-Sadr et la communauté chiite », *Travaux et jours* (Université Saint-Joseph, Beyrouth), 53, 1974, p. 31 (où l'auteur évoque à trois reprises son magnétisme) et p. 43.

respondant du quotidien *Le Monde*, peu après sa disparition². « Long, très long au point de planer au-dessus des foules, souvent délirantes », Mûsâ Sadr charmait jusque ses ennemis, par son « sourire énigmatique et bienveillant », ajouta Ghassan Tueni, patron de presse et diplomate libanais³. Sa prestance naturelle, l'élégance avec laquelle il portait l'habit des clercs chiïtes, une large 'abâya, et le chic de son turban noir qu'il soulevait, parfois, dans un geste familier, dégageant ainsi quelques mèches indociles, tout cela fit couler beaucoup d'encre. À ce personnage devenu quasi légendaire, la rumeur prêta aussi des accointances politiques suspectes et des liens non moins inquiétants avec différents services de renseignement, du Deuxième Bureau de l'armée libanaise à la CIA, en passant par la Savak du Shah d'Iran... Mûsâ Sadr, sans nul doute, pouvait aussi intriguer ses détracteurs, et même ses proches. Le président Fouad Chehab, qui le protégea et l'encouragea au début de sa carrière, le prenait pour « un homme pas comme les autres, un homme dangereux ». Des chrétiens libanais, qui l'avaient d'abord comparé au Christ, virent ensuite en lui le Raspoutine du Liban⁴.

Pour certains observateurs, Mûsâ Sadr, homme élégant et improbable, a tout du dandy tel qu'il a été décrit par Barbey d'Aurevilly et Baudelaire⁵. Pour bon nombre de Libanais, chiïtes ou non, et pour bon nombre de chiïtes non libanais, Mûsâ Sadr est à la fois un saint et un héros ; bien plus, c'est un imâm. Il a toutes les qualités pour cela, des qualités attendues, au sein de sa communauté et de sa société. N'est-il pas un *sayyid*, un descendant du Prophète Muhammad ? N'a-t-il pas disparu, tel le Mahdî, le douzième imâm des chiïtes entré en occultation, en 945, qui vit désormais caché ?

Il naquit en 1928 à Qom, en Iran, ville sainte aux yeux des chiïtes car elle abrite le tombeau de Fâtima, la sœur du huitième imâm, Ridâ. Il est issu de ce que l'on appelle une « famille de science », qui donna régulièrement des ulémas, des savants en sciences religieuses, à la communauté chiïte. Originaire du Jabal 'Âmil, l'actuel Liban-Sud, elle s'est scindée en plusieurs lignages, à la fin du XVIII^e siècle, lorsque le pacha d'Acre persécutait la population de la région : l'un est resté au Liban,

2. Lucien George, *Le Monde*, 30/9/1978, cité par Talal Jaber, « Le discours chiïte sur le pouvoir », *Peuples Méditerranéens*, 20, juil-sept. 1982, p. 91, n. 25.

3. Ghassan Tueni, *Une guerre pour les autres*, Paris, Lattès, 1985, p. 97.

4. Fouad Ajami, *The vanished Imam. Musa al Sadr and the Shia of Lebanon*, I. B. Tauris, Londres, 1986, p. 88 et p. 27.

5. Cf. Raphaël Calis, « The Shiite Pimpnel », *The Middle East*, Londres, 49 (nov. 1978) et, surtout, H. E. Chehabi, « The Imam as Dandy : The Case of Musa Sadr », *Harvard Middle Eastern and Islamic Review*, 3 (1996), 1/2, p. 20-41.

sous le nom de Sharaf al-Dîn ; les deux autres, qui portent aujourd'hui le nom d'al-Sadr, se sont implantés en Irak et en Iran. Ces trois lignages continuent d'entretenir des relations entre eux, à la fois par le biais d'intermariages, par celui des filiations spirituelles qui unissent maître et disciple ou par celui des amitiés intellectuelles qui se nouent entre les étudiants en sciences religieuses. Ainsi, par exemple, Mûsâ al-Sadr était-il doublement lié à Muhammad Bâqir al-Sadr, le leader du mouvement islamique en Irak, qui fut exécuté en 1980 : par des liens familiaux, puisqu'ils étaient cousins et beaux-frères, et des liens d'amitié et de communauté de pensée⁶. Tous deux, d'ailleurs, menèrent une réflexion sur l'économie islamique.

Le père de Mûsâ, Sadr al-Dîn, enseignait à Qom, où il avait participé à la réforme et au développement des écoles religieuses, au côté de 'Abd al-Karîm al-Hâ'irî. Mûsâ y suivit un cursus religieux, et, en même temps, un cursus profane dans une école moderne de la ville. Ensuite, il alla s'inscrire à l'Université de droit de Téhéran, en section économie ; plusieurs de ses biographes affirment qu'il fut « le premier turban », à entrer à l'Université, c'est-à-dire le premier clerc à suivre une double formation⁷. Bien d'autres ulémas chiïtes, après lui, tiendront à se doter de ce double ancrage. En 1954, Mûsâ Sadr partit achever ses études religieuses à Najaf, qui était alors le foyer de savoir de tout le monde chiïte, où il eut pour maîtres, entre autres, deux grands *marja'*⁸, Muhsin al-Hakîm et Abû al-Qâsim al-Khû'î. Quatre ans plus tard, il était parvenu à atteindre le degré de l'*ijtibâd*, c'est-à-dire reconnu capable d'élaborer les normes du droit islamique et donc de guider une communauté de croyants.

Pendant qu'il étudiait, Mûsâ Sadr, suivant les usages de la transmission du savoir en islam, avait commencé lui aussi à enseigner : à Qom et à Najaf, il assura des cours de droit islamique et de logique. En outre, il se mêla à la vie intellectuelle des villes saintes. Ainsi, à Najaf, il participa à la création d'une association réformiste, Muntadâ al-nashr, et, dans ce cadre, donna des conférences. A la fin des années 1950, de jeunes ulémas chiïtes aspiraient à un renouveau de la pensée et des ins-

6. Voir le tableau consacré à ces lignages et les commentaires qui suivent dans Sabrina Mervin, *Un réformisme chiïte. Ulémas et lettrés du Jabal 'Âmil (actuel Liban-Sud) de la fin de l'Empire ottoman à l'indépendance du Liban*, Karthala-CERMOC-IFEAD, Paris, 2000, p. 437-439.

7. Cf., par exemple, Ahmad Qasîr, *al-Imâm Mûsâ al-Sadr. Al-islâm al-mu'âsir wa tajribat al-qiyâda al-mu'assasiyya*, s.e., 1998, p. 92.

8. Un *marja'*, chez les chiïtes duodécimains, est une « référence », un modèle à imiter en matière de préceptes religieux ; c'est donc un chef spirituel pour la communauté.

titutions islamiques, notamment des écoles religieuses. Le *marja'* Muhsin al-Hakîm, mais aussi Muhammad Bâqir al-Sadr, luttèrent contre les idées communistes qui avaient pénétré jusque dans les milieux cléricaux⁹ ; à la place, il fallait proposer un islam rénové, plus à même de répondre aux défis du siècle, et un mouvement organisé. De jeunes clercs libanais se joignirent à Muntadâ al-nashr, notamment Muhammad Mahdî Shams al-Dîn, qui participa à la création du Collège de droit islamique (Kulliyat al-fiqh), une école rénovée sur le modèle des institutions profanes, en 1958. Celui-ci sera plus tard un fidèle compagnon de Mûsâ Sadr¹⁰.

Après son retour à Qom, Mûsâ Sadr s'occupait, lui aussi, de réformer l'enseignement religieux supérieur, dans le cadre d'un comité formé à cet effet. En outre, avec son ami Muhammad Beheshti, il avait fondé, en 1958, une revue réformiste dont il fut le rédacteur en chef. *Maktab-e eslâm*, où il publia des articles, notamment un texte sur l'islam et l'économie¹¹. Beheshti, qui partageait alors ses vues, sera l'un des idéologues de la Révolution islamique en Iran, avant d'être assassiné, en 1980.

Mûsâ Sadr effectua une première visite au Liban en 1955, puis une autre en 1957, juste avant la mort de son cousin 'Abd al-Husayn Sharaf al-Dîn, qui l'avait reçu à Tyr. Sharaf al-Dîn était un chef religieux local qui jouissait d'un certain rayonnement dans la région, où il avait construit des mosquées, une école, et fondé diverses institutions. Comme personne, dans son entourage, n'était véritablement susceptible de lui succéder, Mûsâ Sadr fut sollicité par les gens de Tyr, puis encouragé par le *marja'* à répondre favorablement à cette invitation¹². Il vint s'installer à Tyr à la fin de 1959. Il n'y avait plus de grande figure charismatique susceptible d'avoir une envergure nationale parmi les ulémas chiïtes libanais, après la mort de Muhsin al-Amîn en 1952, puis de

9. Muhammad Bâqir al-Sadr prôna l'islam comme « troisième voie » entre le socialisme et le capitalisme, dans un ouvrage devenu une référence en matière d'économie islamique, *Iqtisâdunâ (Notre économie)*.

10. Husayn Sharaf al-Dîn, *al-Imâm al-sayyid Mûsâ al-Sadr. Mabattât târîkhiyya, îrân. al-Najaf, Lubnân*, Dâr al-arqâm, Tyr, 1996, p. 11-13 ; Augustus Richard Norton, « Musa Sadr », dans dir. Ali Rahnama, *Pioneers of Islamic Revival*, Zed Books, Londres, 1994, p. 194.

11. Ce texte a été traduit en arabe et édité. Cf. *al-Madbbah al-iqtisâdî fî al-islâm*, trad. Munîr Mas'ûdî, Markaz al-imâm al-Sadr, Beyrouth, 1998, 156 p.

12. Selon les sources, le *marja'* en question est soit Borojurdî, soit Muhsin al-Hakîm. Cf., par exemple, Ahmad Qasîr. *op. cit.*, p. 100 ; *Fî ribâb al-imâm Mûsâ Sadr*. Livret publié par l'unité centrale d'information du Hezbollah, 1999, p. 7.

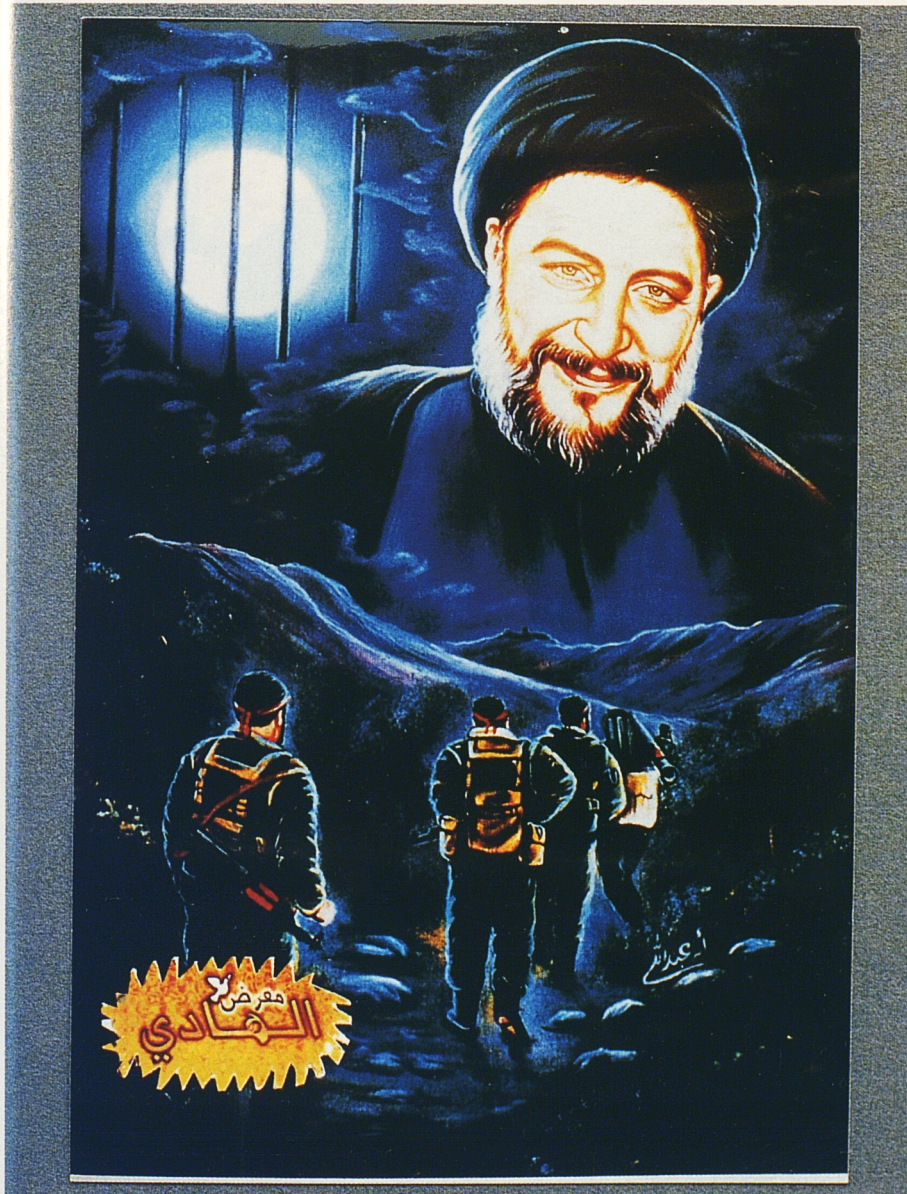


Fig. 25. Mûsâ Sadr plane au-dessus d'un groupe de combattants partant en opération, de nuit, contre Israël, image du Hezbollah, Sud-Liban. 15 x 10 cm, acquis Liban, 2000. Coll. Sabrina Mervin. Cl. Sophie Chivet.



Image de Mûsâ Sadr surimprimée sur le logo du Hezbollah, autocollant du Hezbollah, 15 x 10 cm, acquis Liban, 2000. Coll. Sabrina Mervin.
Cl. Sophie Chivet.

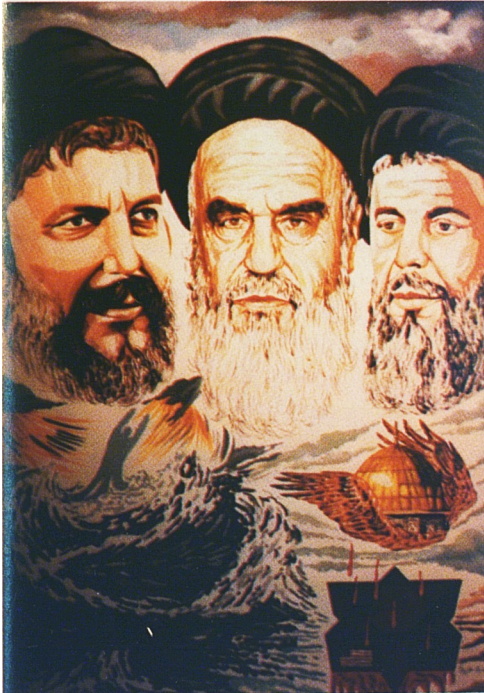


Fig. 27. Mûsâ Sadr, à gauche et son cousin Muhammad Bâqir al-Sadr, à droite, entourent l'imâm Khomeyni. En bas à droite, le dôme ailé représente la mosquée al-Aqsâ à Jérusalem, qui pleure des larmes de sang au-dessus de l'étoile de David, symbolisant le sionisme. Image du cédérom... vendu au Liban. Cl. Sophie Chivet.



Fig. 28. Le martyr purifié par la mort : Amîr Hadj Amînî. Iran. Coll. Éric Butel. Cl. Jean-Claude Fernandes.



Fig. 29. « L'Ascension » de Mustafâ Godarzî. Iran.
Coll. Éric Butel. Cl. Jean-Claude Fernandes.



Fig. 30. « Le dévoilement » de Kâzem Tchali-pâ. Iran.

Coll. Éric Butel.

Cl. Jean-Claude Fernandes.



Fig. 31. Image composite montrant la mosquée de Mazar-i Sharif, les rois Amanullah et Zaher Shah, le président Daoud, le commandant Massoud, le martyr mawlana Hay Bet Khan, ainsi qu'une reproduction de la photographie représentant les marines américains plantant le drapeau - ici le drapeau afghan - sur l'île d'Iwo Jima (1945). Dimensions : 35,5 x 27,7 cm. Imprimé au Pakistan, acquis 1986. Coll. Pierre et Micheline Centlivres. Cl. Micheline Centlivres-Demont.



Fig. 32. Le commandant Ahmad Shah Massoud. Dimensions : 35,5 x 28 cm. Imprimé au Pakistan. Acquis 1986. Coll. Pierre et Micheline Centlivres. Cl. Micheline Centlivres-Demont.

Fig. 33. Portrait du roi Amanullah
(1919-1929)
dans un décor « orientaliste ».
Dimensions : 25,2 x 35,4 cm.
Acquis 1986.
Coll. Pierre et Micheline Centlivres.
Cl. Micheline Centlivres-Demont.



Fig. 34. Martyrs du Jamiat,
le parti de Rabbani et de Massoud,
dans une publication du parti,
1986 - 1987.
Coll. Pierre et Micheline Centlivres.
Cl. Micheline Centlivres-Demont.



Fig. 35. Doktor Wali, martyr du Hezb-e islami, dans une revue du parti, 1980.
 Coll. Pierre et Micheline Centlivres.
 Cl. Micheline Centlivres-Demont.

'Abd al-Husayn Sharaf al-Dîn en 1957. Ces ulémas étaient socialement d'autant plus conservateurs qu'ils dépendaient financièrement des chefs politiques traditionnels de la communauté. Seul Muhammad Jawâd Mughniyya, aurait pu sortir du lot, mais il se préoccupait trop de justice sociale, et fut taxé de communiste. La voie était donc libre.

Homme exceptionnel, Mûsâ Sadr trouva au Liban une situation exceptionnelle, qui allait s'exacerber peu à peu, entre le début des années 1960 et sa disparition, en 1978. Plus la crise politique s'aggrava, plus son ascension s'accéléra. A son arrivée, le pays bouillonnait d'idées politiques : marxisme, nassérisme et autres nationalismes arabes attiraient intellectuels et militants. Les partis politiques continuaient de s'organiser, non plus seulement autour d'un chef politique traditionnel issu de ce que l'on appelle les « grandes familles » du Liban, mais selon le modèle d'un parti moderne. Une nouvelle élite prenait naissance dans la communauté chiite, une élite aussi bien politique que financière, qui s'appuyait sur la filière de l'émigration, en Afrique et en Amérique¹³.

En 1958, après une grave crise politique, Fouad Chehab, un militaire, prit les rênes du pouvoir. Il se posa comme un réformateur des institutions étatiques et tenta de planifier le développement des régions défavorisées, surtout le Liban-Sud. Peuplée, en majorité, d'agriculteurs, cette région particulièrement défavorisée avait été délaissée par les dirigeants. Le taux d'analphabétisme y était plus élevé qu'ailleurs ; rien d'étonnant, dès lors, que sa représentation dans l'administration fût plus faible qu'ailleurs, par rapport à la population. Mûsâ Sadr trouva donc en Fouad Chehab un allié, puisque tous deux voulaient sortir le Liban-Sud de son arriération économique et sociale. Le président octroya à Mûsâ Sadr la nationalité libanaise, en 1963, et il soutint son action¹⁴.

Mûsâ Sadr commença, en 1961, par réorganiser et développer l'institution caritative fondée par son prédécesseur, 'Abd al-Husayn Sharaf al-Dîn, pour en faire le noyau d'un réseau social aux programmes diversifiés. Il créa une institution pour les orphelins, une école technique, une école d'infirmières, une école de langues, ainsi qu'un institut d'études islamiques dispensant un enseignement religieux

13. Cf. Salim Nasr, « Mobilisation communautaire et symbolique religieuse : l'imam Sadr et les chi'ites du Liban (1970-1975) », dans dir. Olivier Carré et Paul Dumont, *Radicalismes islamiques*, vol. 1, l'Harmattan, 1985, p. 126 sq.

14. Voir Tom Sicking et Shereen Khairallah, « The Shi'a Awakening in Lebanon : a Search for Radical Change in a Traditional Way », *Vision and revision in Arab Society 1974, CEMAM Reports*, Beyrouth, vol. 2, 1975, p. 107.

supérieur et d'autres institutions caritatives¹⁵. Pour financer ses projets, il lançait des souscriptions dans les milieux aisés de l'émigration chiite libanaise d'Afrique, ou s'adressait à des *marja'* qui lui reversaient une part des impôts religieux qu'ils avaient perçus auprès de leurs fidèles. A cette époque, plusieurs *marja'* rivalisaient pour exercer l'autorité religieuse et collecter les impôts des fidèles : al-Hakîm, Borojurdî, Khû'î et Muhammad Bâqir al-Sadr ; Mûsâ Sadr était reconnu par tous comme leur représentant au Liban¹⁶. Ainsi, il n'avait pas besoin de faire appel aux chefs politiques locaux, qu'il avait donc tout loisir de critiquer. Mûsâ Sadr rejoignit par ailleurs le Mouvement social, fondé par l'évêque grec-catholique de Beyrouth, Grégoire Haddad, personnage lui aussi controversé mais ô combien charismatique, surnommé « l'évêque rouge ».

C'est dire que Mûsâ Sadr avait déjà édifié deux piliers de sa politique : l'action sociale, indépendante des leaders politiques locaux, et le dialogue avec les chrétiens de bonne volonté. Il se mit d'ailleurs à donner des conférences, dans le cadre du Forum libanais organisé par Michel Asmar, dès 1964 ; un an plus tôt, il avait été le seul dignitaire chiite à assister à l'intronisation du pape Paul VI. Il lui restait à doter les chiites des institutions qui leur faisaient défaut, alors que les autres communautés confessionnelles en étaient déjà pourvues. En 1967, le Parlement vota à l'unanimité la création du Conseil supérieur islamique chiite, qui allait représenter la communauté devant l'État, gérer ses affaires et défendre ses droits. Ce fut une victoire pour Mûsâ Sadr qui, en 1969, en fut élu président, lorsque l'institution fut prête à fonctionner. Néanmoins, cette élection ne s'était pas faite sans heurts : il avait dû faire face à l'opposition de certains clercs, qui refusaient autant la réforme institutionnelle que la présidence d'un nouveau venu ignorant les usages traditionnels de leur groupe. Cependant, il ne faut pas croire que Mûsâ Sadr refusait totalement l'appui des chefs politiques traditionnels : en fait, s'il se montrait fort critique envers Kâmil al-As'ad, le *za'îm* du Liban-Sud, il s'était allié avec Sabri Hamadeh, celui de la Bekaa, qui tint à lui baiser la main en public, en signe de déférence, le jour de son élection¹⁷. Aussi participait-il au jeu des alliances et des rivalités locales.

15. Majed Halawi, *A Lebanon defied : Musa al-Sadr and the Shi'a Community*, Westview Press, 1992, p. 135-137 ; Adnân Fahs, *al-Imâm Mûsâ al-Sadr (1969-1975)*, tawzî' Dâr al-fikr al-'arabî, Beyrouth, 1996, p. 105-110 ; Yûsuf al-Qubaysî, *al-Haqîqa al-jâriha*, 1993, s.e., p. 23-95.

16. Shimon Shapira, « The Imam Musa : Father of Shiite Resurgence in Lebanon », *Jerusalem Quaterly*, 44, 1987, p. 124.

17. Fouad Ajami, *op. cit.*, p. 114-117 ; Majed Halawi, *op. cit.*, p. 139-143 ; Jean Aucagne, *op. cit.*, p. 38-39.

Avec la création du Conseil, les chiites libanais purent formuler leurs revendications dans un cadre institutionnel, c'est-à-dire non pas contre l'État, mais avec lui. Ils gagnèrent leur indépendance vis-à-vis des instances sunnites qui, auparavant, nommaient les juges officiant dans leurs tribunaux religieux. Afin de contrebalancer cette prise de distance, Mûsâ Sadr accentua son discours exaltant l'unité islamique et la coopération entre les branches de l'islam. Il établit un dialogue avec le mutfi (sunnite) de la République libanaise, collabora, entre autres, avec une Académie islamique cairote, et rendit visite aux clercs d'al-Azhar¹⁸. Reste que la communauté chiite était bel et bien devenue une communauté religieuse à part entière au Liban¹⁹.

Le titre d'imâm fut accolé au nom de Mûsâ Sadr au moment de son élection, ce qui n'alla pas sans provoquer des réactions négatives. Le terme « imâm », en effet, prend un sens particulier dans le chiisme. Pour tous les musulmans, l'imâm est « celui qui est devant » et donc, celui qui dirige la prière, ou encore un clerc particulièrement savant, considéré comme une autorité religieuse. Pour les chiites, le terme désigne surtout le successeur du Prophète Muhammad, qui doit compter parmi ses descendants ; c'est le chef spirituel et politique de la communauté. Or, la doctrine des chiites duodécimains, dont il s'agit ici, reconnaît une lignée de douze imâms, dont le douzième est entré en « occultation ». Il vit désormais caché; les croyants attendent son retour car il doit revenir sur terre avant la fin des temps et le Jugement dernier, pour y restaurer la justice. Gratifier un clerc, qui plus est descendant du Prophète, du titre d'imâm, c'était laisser supposer qu'il pouvait être le *mahdî*, l'imâm caché, attendu, qui allait sauver le monde. Mûsâ Sadr ne fut certainement pas l'instigateur de cette assimilation allusive, pas plus que Khomeiny, à qui l'on attribua aussi le titre d'imâm. On lui reprocha néanmoins de porter le titre réservé à de saints personnages, les imâms infaillibles, notamment dans un éditorial d'une revue chiite fort lue, *al-'Irfân*. Mais, pour bon nombre de chiites, ce titre était une manière de reconnaître les mérites d'un clerc d'exception²⁰.

Mûsâ Sadr jouissait d'une grande popularité parmi les chiites du Liban. Son discours qui allait dans le droit fil du réformisme musulman

18. Yûsuf al-Qubaysî, *op. cit.*, p. 68-86.

19. La première étape de ce processus fut la création d'une juridiction religieuse propre aux chiites, dite ja'farite, en 1926, sous le mandat français.

20. Ajami, *op. cit.*, p. 120 ; Tom Sicking et Shereen Khairallah, *op. cit.* p. 108.

attirait les modernistes et les femmes²¹. En outre, il voulait changer la société en profondeur et s'en prenait aux mentalités. Ainsi, par exemple, il s'insurgea contre les pratiques de vengeance, très prégnantes dans la Bekaa : il fit d'ailleurs promettre aux habitants de Baalbek, dans un de ses discours, d'y mettre fin²².

En 1970, la situation se tendit au Liban-Sud et l'amena à radicaliser son action dans une direction plus politique. Les Palestiniens, à la suite des accords du Caire conclus en 1969 et de l'éviction de l'OLP de Jordanie, un an plus tard, firent du Liban la base de leurs opérations militaires. Ils s'affrontaient à l'armée israélienne sur le terrain du Liban-Sud, qui était déjà économiquement fragile et politiquement sous-représenté. Une partie de la population alla se réfugier dans la banlieue sud de Beyrouth, où elle constitua un sous-prolétariat²³. Une action de représailles israélienne contre des villages du Sud montra combien cette région était vulnérable et sans défense. Mûsâ Sadr lança alors une grève générale, en mai 1970, pour protester contre la négligence dont les autorités libanaises faisaient preuve à l'égard du Sud, et alerter l'opinion publique sur les dangers auxquels la région était exposée. La grève fut suivie dans tout le pays. Des dizaines de milliers de manifestants marchèrent vers le Conseil supérieur islamique chiite, où Mûsâ Sadr prononça un discours. Il blâma le gouvernement de ne pas défendre le territoire national, et exigea une vie digne pour les réfugiés du Sud, à qui l'on se contentait de faire la charité. Il obtint des crédits et la création d'un Conseil du Sud chargé d'en assurer le développement²⁴. À partir de ce moment, Mûsâ Sadr chercha un juste équilibre entre ses sympathies pour la lutte des Palestiniens et sa préoccupation première, qui demeura la protection du Liban-Sud et de sa population²⁵. Il allait être tiraillé entre les deux causes, avec un penchant pour le Liban-Sud qui fut certainement l'un des motifs de sa disparition.

En 1974, une affaire intérieure le fit revenir au-devant de la scène. À cause de revendications émanant des planteurs de tabac, une

21. Voir, notamment, ce qu'il disait de la science et l'islam, de la polygamie, du divorce. Cf. Ajami, p. 94 et « al-islâm wa al-ilm », dans *Abjadiyyat al-biwâr. Mubâdarât wa abhâth li-l-imâm al-sayyid Mûsâ al-Sadr*, markaz al-imâm al-Sadr li-l-abhâth wa al-dirâsât, Dâr al-arqâm, Tyr, 1997.

22. Yûsuf al-Qubaysî, p. 61-67.

23. Cf. Salim Nasr, « La transition des chiites vers Beyrouth : mutations sociales et mobilisation communautaire à la veille de 1975 », *Mouvements communautaires et espaces urbains au Machreq*, CERMOC, 1985, Beyrouth.

24. Tom Sicking et Shereen Khairallah, *op. cit.*, p. 109.

25. Majed Halawi, *op. cit.*, p. 147.

crise opposa les chiïtes du Sud au gouvernement libanais et à leur député Kâmil al-As'ad. Mûsâ Sadr prit la défense de sa communauté ; le Conseil supérieur chiïte lui donna pour cela pleins pouvoirs. Il appela tout le pays à la désobéissance civile et à la grève, regrettant que le confessionnalisme empêchât la mobilisation générale de la population. En réponse, des personnalités de différentes communautés le soutinrent, notamment des clercs chrétiens qui participèrent à ses meetings. Trois d'entre eux marquèrent particulièrement la vie politique libanaise. Le premier eut lieu à Baalbek, le 17 mars : l'imâm harangua la foule et lui fit prêter serment de « combattre jusqu'à la dernière goutte de sang pour les droits de la communauté ». Des hommes armés tirèrent en l'air. Mûsâ Sadr leur intima l'ordre de garder leurs armes pour combattre l'ennemi : aux revendications communautaires s'ajoutait en effet le thème de la défense du Liban-Sud. « Moi, je vous demanderai de créer des camps d'entraînement dans la Bekaa et au Sud, et je m'entraînerai avec vous... », déclara-t-il. Deux semaines plus tard, à Saïda, il affirma que l'arme était « la parure de l'homme ». Le troisième meeting, à Tyr, au début du mois de mai, acheva de rassembler autour de lui tous ceux qui, au Liban-Sud et dans la Bekaa, qu'ils fussent chiïtes ou chrétiens, étaient prêts à se battre pour défendre leurs terres et leurs droits, les armes à la main, s'il le fallait. Le Mouvement des déshérités (*Harakat al-mahrûmîn*) était né. Bien plus, on savait déjà, alors, qu'une milice accompagnait ce mouvement : les Bataillons de la résistance libanaise (*afwâj al-muqâwama al-lubnâniyya*), plus connus sous leur acronyme Amal, qui signifie « espoir »²⁶. Les chiïtes, avec Mûsâ Sadr, étaient devenus « le nouvel acteur majeur de la scène sociale et politique », changeant ainsi l'équilibre inter-confessionnel du pays²⁷. Ce nouvel acteur, désormais armé, mettait l'État en demeure de remplir ses devoirs vis-à-vis des couches défavorisées, et il était prêt, pour cela, à le faire vaciller, tout en clamant son adhésion au principe de la souveraineté nationale. Le Mouvement des déshérités combattait le système politique traditionnel et les partis de droite, mais se posait, en même temps, en rival des partis de gauche, qui soutenaient fermement les Palestiniens. La situation était de plus en plus explosive.

Mûsâ Sadr poursuivit sa campagne de séduction auprès des chrétiens. Il ne se contenta plus de rendre visite au patriarche maronite

26. Voir la chronologie de ces événements dans Tom Sicking et Shereen Khairallah, *op. cit.*, p. 98-102, et la liste des revendications des chiïtes, p. 103-106. Cf. Qubaysî, *op. cit.*, p. 111 sq.

27. Salim Nasr, *op. cit.*

ou de collaborer avec des groupes de chrétiens progressistes, il alla parler dans des églises. En première page des journaux, on vit sa photo en train de prêcher avec, derrière lui, le Christ en croix. L'image frappait l'imagination. Le discours de Mûsâ Sadr s'adressait à la raison et visait, avec une logique déconcertante pour ses auditeurs peu habitués à ce type de position, à démontrer qu'aucun fossé ne séparait les religions révélées. Ainsi délivra-t-il un célèbre discours, dans la cathédrale Saint-Louis des Capucins, à Beyrouth, en février 1975. S'appuyant sur le Coran, les dits du Prophète Muhammad et les Évangiles, il proclama l'unité des religions : Dieu est unique, l'humain est unique et ainsi en est-il de la religion, expliqua-t-il²⁸. On l'acclama.

La guerre civile éclata en 1975. Mûsâ Sadr entama une grève de la faim dans une mosquée de Beyrouth, pour protester contre la montée de la violence. Son geste déclencha une série de protestations dans les régions chiïtes : manifestations, occupation de locaux, etc. Pendant qu'il priait, à l'intérieur de la mosquée, des fidèles de son mouvement, en armes, avaient encerclé le bâtiment. C'était là tout le paradoxe de « l'imâm », qui prônait à la fois la paix et la résistance armée, et menaçait l'État en lui promettant fidélité²⁹.

De même, alors qu'il avait soutenu le Fatah de Yasser Arafat en 1969, lorsque celui-ci s'était installé au Liban, et qu'il s'était engagé en faveur de la lutte armée des Palestiniens, il finit par leur préférer l'allié syrien. En 1976, Mûsâ Sadr rompit avec la gauche libanaise et les Palestiniens pour se ranger dans le camp de la Syrie, après son intervention au Liban ; ce fut le début d'une longue alliance qui se poursuivit après la disparition de l'imâm³⁰. S'il reconnaissait le nassérisme, qui attirait alors bon nombre de militants, et s'il avait rencontré Nasser, le pan-arabisme lui paraissait une idéologie bien étroite. Lui, l'Iranien, nourrissait l'ambition de dépasser ce cadre³¹.

Mûsâ Sadr entretint, cependant, des relations fluctuantes avec son pays d'origine. Entre 1960 et 1970, il fut chaleureusement reçu par le Shah dont il reçut des subsides. Après la guerre israélo-arabe de 1973, il accusa le souverain de soutenir Israël et de tenter d'éradiquer la reli-

28. Majed Halawi, *op. cit.*, p. 192-194. Le discours est transcrit dans le cédérom *Wa kânât al-bidâya*, édité par le centre Internet du Hezbollah.

29. Ghassan Tuéni, *Une guerre pour les autres*, *op. cit.*, p. 98.

30. Yûsuf Qubaysî, *op. cit.*, p. 101-103 ; Mahmud Faksh, « The Shi'a community of Lebanon : A New Assertive Political Force (1960-1989) », *Journal of South Asian and Middle East Studies*, vol. 14, n°3, 1991, p. 44 ; Augustus Richard Norton, « Musa Sadr », *op. cit.*, p. 200.

31. Fouad Ajami, *op. cit.* p. 112-113.

gion en Iran. En 1977, il durcit ses critiques. Son ami Ali Shariati, l'idéologue de la révolution islamique iranienne, venait d'être assassiné à Londres³². Mûsâ Sadr dénonça le Shah comme le commanditaire de ce meurtre, et intercêda auprès de Hâfez al-Asad pour faire inhumer Shariati à al-Sayyida Zaynab, près du mausolée de la sainte, dans la banlieue de Damas. Le Shah le déchut de la nationalité iranienne³³.

N'hésitant pas à côtoyer les grands de ce monde, Mûsâ Sadr rendit visite à des chefs d'État arabes pour les alerter des dangers que courrait le Liban et les prier d'intervenir pour y ramener la paix : il effectua ainsi des tournées en Égypte, en Jordanie, au Koweït, en Arabie Saoudite et en Algérie, sans parler de son dernier voyage qui le mena jusqu'en Libye. Il continuait toutefois à vivre dans la simplicité et la sobriété, comme le font même les plus grands ulémas chiïtes, et circulait en Volkswagen. Il n'avait pas l'ambition de briguer un poste politique, ou de se présenter à la députation, et menaça de démissionner de sa fonction de président du Conseil supérieur chiïte si l'on ne l'écoutait pas. Il travaillait beaucoup, et rentrait du Conseil au milieu de la nuit pour se coucher au petit matin, selon un mode de vie ascétique bien connu chez les pieux savants³⁴. Mûsâ Sadr voulait rester un homme de religion. Sa conception en était toutefois bien différente de celle des ulémas traditionalistes : pour lui, le clerc devait réformer la société, et s'engager en politique. « Ceux qui sont au pouvoir (...) nous conseillent de prier et de jeûner pour eux, afin que les bases de leur pouvoir ne soient pas ébranlées, alors qu'ils s'éloignent de la religion et exploitent la foi pour garder leur position... », déclara-t-il³⁵.

Mûsâ Sadr, lui, se voulait aux côtés des déshérités, des opprimés de ce monde, appelés *al-mahrûmûn*, ou bien, reprenant un terme coranique mis au goût du jour par Ali Shariati, *al-mustad'afûn*. Tout son discours visait à revendiquer leurs droits, à leur redonner leur dignité et à les inciter à ne plus se laisser dépouiller, ni par l'ennemi intérieur, les chefs politiques traditionnels, ni par l'ennemi extérieur, Israël. Il fallait montrer, aux yeux de tous, que les chiïtes allaient désor-

32. Sur Ali Shariati, cf. Abdulaziz Shachedina, « Ali Shariati : ideologue of the Iranian Revolution », in John L. Esposito, *Voices of resurgent Islam*, p. 191-214 et Abedi, Mehdi, « Ali Shariati, the Architect of the 1979 Islamic Revolution of Iran », *Iranian Studies*, 19, 1986, p. 229-234.

33. Augustus Richard Norton, « Musa Sadr », *op. cit.*, p. 198.

34. Témoignage d'un membre du CSIS, Adnan Fahs, dans *al-Imâm Mûsâ al-Sadr (1969-1975)*, tawzî' Dâr al-fikr al-'arabî, Beyrouth, 1996, p. 47.

35. *Al-Nabâr*, 18/2/1974, cité par Shimon Shapira, *op. cit.*, p. 129.

mais compter. Ainsi, alors qu'on les appelait, de façon péjorative, métoualis ou *arfâd*, Mûsâ Sadr déclara : « Nous ne nous appelons pas métoualis mais *arfâd*, « ceux qui refusent », les révolutionnaires, les insurgés contre la tyrannie... » Ainsi avait-il transformé un terme dépréciatif en terme positif, valorisant pour sa communauté³⁶.

De la même manière, Mûsâ Sadr « retourna » des concepts chiites pour les investir d'un sens parfois contraire à celui qu'ils revêtaient jusqu'alors. S'inspirant, là encore, de Ali Shariati, il appliqua cette méthode aux rites observés lors de la célébration de 'Ashûrâ', commémorant le martyr du troisième imâm, Husayn, qui périt avec une partie de sa famille, à Karbalâ', en 680. Husayn était parti, avec une poignée de compagnons, à la reconquête de son pouvoir, qui lui avait été ravi par le calife omeyyade. Les habitants de Kûfa, ses partisans, l'avaient appelé en lui promettant qu'ils se joindraient à son armée et l'aideraient dans sa tâche. Ils faillirent à leur promesse et laissèrent Husayn affronter une armée ennemie bien supérieure en nombre. Ce fut un massacre. Husayn fut tué, et les quelques membres de sa famille qui en réchappèrent capturés et emmenés à Damas, la capitale omeyyade.

Aussi, chaque année, les chiites commémorent ce drame en observant plusieurs types de rites : des séances de déploration où, plusieurs jours de suite, un récitant raconte la bataille, faisant ainsi pleurer son auditoire ; des représentations du drame; des processions publiques, accompagnées de pratiques de mortification, car les chiites se reprochent de ne pas avoir aidé Husayn en combattant à ses côtés.

Dès la fin des années 1960, Muhammad Mahdî Shams al-Dîn, un proche de Mûsâ Sadr qui allait devenir plus tard vice-président du Conseil supérieur chiite, avait proposé une nouvelle lecture du drame de Karbalâ', dans un ouvrage intitulé *La révolte de Husayn (Thawrat al-Husayn)*. L'imâm y était présenté comme un activiste refusant de se soumettre à la tyrannie qui avait inspiré des générations de pieux³⁷. Mûsâ Sadr apporta lui aussi son interprétation de l'événement et du rite de commémoration. D'abord, ce fut à l'occasion de ce type de commémorations religieuses spécifiquement chiites qu'il prononça tous ses discours importants. Il les utilisa donc dans un objectif politique immé-

36. Salîm Nasr, « Mobilisation communautaire et symbolique religieuse... », *op. cit.*, p. 131-132. Pour une explication lexicale de Mûsâ Sadr lui-même, voir *al-Islâm kbiyârûnâ li-taghayyur al-wâqî' al-mutakbhalif*, Dâr al-ta'âruf, Beyrouth, 1982, p. 78-79.

37. Emmanuel Sivan et Menachem Friedman, *Religious Radicalism and Politics in the Middle East*, State University of New York Press, 1990, p. 61.

diat, pour revendiquer des droits, mais aussi exalter le patriotisme et appeler à la révolte armée³⁸.

« Cette révolution n'est pas morte dans les sables de Karbalâ' », lança-t-il dans une conférence prononcée au Collège 'Amilite de Beyrouth, la veille du jour de 'Ashûrâ', en 1974. Selon lui, elle s'est transmise de génération en génération, et constitue un héritage dont les chiites doivent tirer profit, dont ils doivent s'inspirer pour se réformer, occuper une nouvelle position sociale, fonder un nouveau mouvement, et une nouvelle révolution afin de lutter contre l'oppression et la tyrannie, et éradiquer le mal³⁹.

La commémoration du quarantième jour du martyr de Husayn se déroula à Baalbek, où Mûsâ Sadr délivra un discours célèbre, devant des milliers de personnes venues l'écouter. « Il vous est demandé de ne pas vous contenter de ces célébrations, pour ne pas les faire devenir des rites et des cérémonies formelles et pétrifiées derrière lesquelles se cacheraient les coupables, et où les tyrans se dégageraient des responsabilités qu'ils portent devant le peuple. Ne laissez pas les pleurs et les séances de lamentations devenir un substitut pour l'action, un moyen d'éviter la colère et la vengeance, une excuse pour ne pas faire œuvre constructive... »⁴⁰

Plutôt que de pleurer sur leur sort et de se résigner, les chiites devaient donc, selon Mûsâ Sadr, refuser la souffrance et l'oppression, se lever contre la tyrannie et œuvrer pour améliorer leur condition. Il s'agissait de combattre les nantis du pays, et de lutter contre Israël, qu'il considérait comme un « mal absolu » (*sharr mutlaq*). Tout cela à la lumière des enseignements de Husayn. Bien plus, il s'employa à persuader les chiites que ni leurs malheurs, ni les régimes en place n'étaient inscrits par décret divin, et qu'ils pouvaient changer leur présent et leur avenir. « Nous sommes les acteurs (*al-fâ'ilûn*) avec la permission de Dieu », disait-il. Mûsâ Sadr, imprégné de philosophie orientale autant que d'idées réformatrices, avait une haute idée de la liberté humaine⁴¹. Il avait par ailleurs une affinité certaine avec des idéologues de la Révolution iranienne, comme Motahhari et Beheshti, qui étaient ses amis, mais aussi avec Khomeiny. Le 23/8/78, il publia une tribune dans le quotidien *Le Monde* où il affirmait soutenir l'imam Khomeyni et annonçait son succès. Après la disparition de Mûsâ Sadr, lors des célébrations de 'Ashûrâ' de 1978 et 1979, les chiites prêtèrent

38. Talal Jaber, « Le discours chiite sur le pouvoir », *op. cit.*, p. 84.

39. Majed Halawi, *op. cit.*, p. 178-179.

40. Cité par Jean Aucagne, *op. cit.*, p. 47 ; Voir aussi le cédérom *Wa kânât al-bidâya*.

41. Voir, par exemple, *Khiyârûnâ*, p. 34.

allégeance au « double héritage révolutionnaire » de Khomeiny et de Sadr⁴².

Mûsâ Sadr, sans nul doute, était un pion gênant et quasi incontrôlable sur l'échiquier politique régional. Si sa « disparition » a contribué à sacraliser le personnage, elle a aussi servi certains de ses rivaux. Mais lesquels ? L'opération n'était pas signée, et le mystère reste entier. Bien des auteurs se sont perdus en conjectures impliquant les services de renseignement de différents pays dans cette affaire⁴³. Tout ce qui est sûr, c'est que Mûsâ Sadr partit pour un voyage en Libye dont il ne revint jamais.

En 1978, il avait effectué une tournée dans plusieurs pays arabes, qui se termina par l'Algérie, où il rencontra Boumédiène. C'est là qu'on lui conseilla de rendre visite à Kadhafi, en Libye. Mûsâ Sadr rentra à Beyrouth, fit une demande de visa, et partit pour la Libye, flanqué de deux compagnons, un clerc et un journaliste. Ils arrivèrent le 25 août à Tripoli, où ils attendirent de rencontrer Kadhafi. On les vit pour la dernière fois le 31 août. Puis plus rien. Les Libyens soutinrent qu'ils étaient repartis, et avaient pris l'avion pour l'Italie. L'enquête des Italiens infirma cette hypothèse. Mûsâ Sadr a donc bien « disparu » en Libye⁴⁴.

Pour ses adeptes chiïtes, la tentation était forte d'associer cette « disparition » à celle du douzième imâm. Celui-ci est dit en occultation, caché : *ghâ'ib*. On n'osa utiliser le même mot pour le cas de Mûsâ Sadr, tant il était chargé d'un sens religieux spécifique dans la doctrine des duodécimains. On eut recours, d'abord, à un autre mot (disparition, *ikhfâ'*, *ikhfâ'*), puis l'on construisit un terme dérivé de *ghâ'ib*, *mughayyib*, signifiant qu'il avait été occulté. Ainsi, l'association à l'imâm attendu est suggérée, sans pour autant être précisément énoncée. Les adeptes de Mûsâ Sadr attendirent son retour. L'imâm ne fut pas remplacé à la présidence du Conseil supérieur islamique chiïte ; le vice-président, Muhammad Mahdî Shams al-Dîn, assura l'intérim jusqu'au moment où Mûsâ Sadr aurait atteint l'âge de la retraite. Les chiïtes demandent, jusqu'à aujourd'hui, à Kadhafi de rendre des comptes sur la question. Ainsi, lors du sommet arabe qui s'est déroulé à Beyrouth,

42. Emmanuel Sivan et Menachem Friedman, *op. cit.*, p. 61.

43. Pour ne citer que cet ouvrage, cf. P. Thérout, *The Strange Disappearance of Imam Moussa Sadr*, Weindenfeld et Nicolson, Londres, 1987.

44. 'Âdil Ridâ, *Ma'a al-i'tidhâr li-l-imâm al-Sadr*, tawzî' al-mu'assasa al-islâmiyya, Tyr, s. d., p. 159 sq. ; voir aussi, entre autres publications, le livret *al-Haqîqa lan tughayyib*, Markaz al-imâm al-Sadr, 3^e éd., 2001, 43 p.

en mars 2002, il fut sommé, par voie de presse, d'apporter des éclaircissements aux familles des disparus⁴⁵. L'enquête, cependant, piétine.

Après sa disparition, bien des personnalités politiques et religieuses se réclamèrent de Mûsâ Sadr. Khomeiny lui-même, dans un entretien avec son épouse, deux ans plus tard, déclara : « J'ai vécu avec l'imâm al-Sadr de longues années. Je peux dire que c'est moi qui l'ai élevé. (...) J'espère qu'il reviendra bientôt dans sa patrie, si Dieu le veut. » Puis il expliqua que les saints, les prophètes et les imâms avaient tous souffert et cita l'exemple de l'imâm Kâzim, qui fut séquestré pendant plusieurs années avant de conclure : « Je demande à Dieu de nous aider à son retour pour qu'il poursuive son *jihâd* et qu'il donne la patience à sa famille et à ses frères, pendant son absence, jusqu'à ce qu'il revienne... »⁴⁶

Mais ce furent surtout les partis et les mouvements chiites du Liban qui revendiquèrent l'héritage de Mûsâ Sadr. Amal, tout d'abord, puisque le mouvement avait été fondé par Sadr. Il semble que la disparition de l'imâm ait, en fait, permis à Amal de faire un nouveau départ ; un leader « absent » était difficilement contestable. Ensuite, si le mouvement s'est quelque peu écarté de la ligne de Mûsâ Sadr, au fil des années et des événements, l'imâm demeura sa référence première. Des photographies de l'imâm accompagnent le logo du mouvement placardé sur les murs, des articles écrits sur lui, des témoignages de personnalités qui l'ont côtoyé, ainsi que ses discours sont régulièrement publiés dans la revue d'Amal...⁴⁷ En 1991, un centre de recherche consacré à Mûsâ Sadr fut ouvert dans la banlieue sud de Beyrouth, à l'instigation du bureau exécutif du mouvement. Le centre a pour mission de fournir de la documentation sur l'imâm, de regrouper ses discours et ses écrits et de les publier, ainsi que les photographies faites de lui, les films réalisés sur sa vie, etc.⁴⁸ La sœur de Mûsâ Sadr, Rabâb, qui dirige le centre, est régulièrement consultée pour faire part de ses souvenirs et expliquer la pensée de l'imâm ; elle gère par ailleurs des fondations charitables qu'il a créées. C'est elle la véritable dépositaire de l'héritage de Mûsâ Sadr.

45. Cf. « 'Â'ilât al-Sadr wa rafiqayhi tatlub istijwâb al-Qadhdhâfi ka-shâhid », *Al-Nabâr*, 26/3/02, p. 19.

46. Cité par 'Âdil Ridâ, *op. cit.*, p. 194.

47. Augustus Richard Norton, « The Origins and Resurgence of Amal », dir. Martin Kramer, *Shi'ism, Resistance and Revolution*, Westview Press, Colorado, 1987, p. 211-212.

48. Husayn Sharaf al-Dîn, *al-Imâm al-sayyid Mûsâ al-Sadr*, p. 12.

Le Hezbollah aussi se réclame de lui. Il édite autocollants et autres photographies où l'imâm figure en bonne place parmi les personnages de référence du parti, que ce soient des leaders politico-religieux comme Khomeiny ou l'actuel secrétaire général du parti, Hasan Nasr Allâh, ou des martyrs morts dans des opérations menées contre Israël. Le Centre Internet du Hezbollah a par ailleurs édité un cédérom sur Mûsâ Sadr, intitulé *C'était le commencement (Wa kânat al-bidâya)*. Il s'agit du début de la résistance contre Israël, dont Mûsâ Sadr fut l'instigateur, et qui fut à la base de la création du parti. Fort bien fait, le cédérom contient tout ce qu'il faut savoir sur l'imâm : les discours et les sermons qu'il a prononcés, ses écrits, des photographies et des vidéos de lui, ainsi que des discours de Nasr Allâh le concernant. Celui-ci reprend les grandes idées défendues par Mûsâ Sadr : il était pour l'État, mais contre le pouvoir ; la résistance était pour lui une priorité et pour nous aussi ; la question des déshérités restera la question nationale, islamique arabe... Bref, comme le scande un chant repris en chœur dans ce cédérom, Mûsâ Sadr était « l'imâm de la résistance et de la patrie ».

C'est, certes, l'image forte qui demeure de Mûsâ Sadr, et celle qui est mise en avant aujourd'hui. Gageons, toutefois, que l'imâm peut encore être redécouvert sous d'autres facettes. Certains observateurs prétendent en effet que toute la nouveauté apportée par Mûsâ Sadr résidait dans son action politique, et qu'il n'avait pas développé de pensée originale ; il n'était d'ailleurs ni un théoricien ni un *marja'* comme pouvaient l'être Muhammad Bâqir al-Sadr ou Khomeiny. Toutefois, en relisant les quelques écrits qu'il a laissés ou les textes des conférences qu'il a données, on y décèle des orientations nouvelles. Mûsâ Sadr était, en fait, préoccupé par les thèmes qui, aujourd'hui, constituent les axes de réflexion des penseurs chiites réformateurs : l'homme, la liberté humaine, la communauté des valeurs prônées par les religions révélées surtout. L'un de ces réformateurs, un Irakien qui édite une revue très lue, *Questions islamiques contemporaines (al-qadâya al-islâmiyya al-mu'âsira)*, a publié un ouvrage dans lequel il montre la proximité des vues entre Mûsâ Sadr et les réformateurs. Un chapitre, notamment, est consacré à ses idées concernant ce que l'on appelle aujourd'hui « la nouvelle théologie »⁴⁹. Mûsâ Sadr n'a pas fini de nous étonner.

49. 'Abd al-Jabbâr al-Rifâ'i, *Manhaj al-shahîd al-Sadr fî tajdîd al-fikr al-islâmî*. Mu'assasat al-tawhîd li l-nashr al-thaqâfî, Qom, 1998, 144 p.